



Sainte Marie Eugénie de Jésus

18 mars 1881

**La méditation des souffrances physiques de notre Seigneur
doit exciter en nous un amour plein de compassion**

Mes chères filles,

En méditant la Passion de notre Seigneur, nous arrivons à ses douleurs extérieures. Je pourrais m'arrêter, sans doute, à la pensée de notre Seigneur retenu prisonnier. Après avoir été traîné devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe, après avoir reçu les premières insultes de la valetaille, il fut jeté dans une prison pour y attendre le matin.

Là, il est le modèle et la consolation de tous ceux qui ont subi cette peine très grande de la prison. En effet, des hommes qui ont besoin d'air, de mouvement, de lumière, et qui sont enfermés dans une prison obscure, des hommes qui ont des affections et qui en sont violemment séparés, éprouvent de grandes souffrances. Ces souffrances, notre Seigneur a voulu les endurer pour nous apprendre à les sanctifier. Cependant, laissant de côté toutes ces considérations, je viens à ses douleurs physiques.

La douleur est une grande chose dans la vie : elle fait partie de notre épreuve, mais surtout de la réparation et de la purification des âmes. Vous trouverez peu de saints qui n'aient pas passé par de grandes douleurs physiques aussi bien que morales. C'est la voie par laquelle Dieu les a conduits, très particulièrement s'ils avaient péché. Il y a sans doute des exceptions ; quelques-uns, comme saint François de Sales qui avait toujours mené une vie innocente et consacrée à Dieu, ont eu une existence plus simple, plus facile, moins touchée par la douleur. Mais c'est là l'exception. Vous verrez quelquefois que, même les plus innocents, ont passé par des douleurs très grandes, qui ont servi à les sanctifier.

Notre Seigneur a pris pour lui des douleurs sans mesure, des douleurs qui dépassent toutes les douleurs humaines, dans la cruauté, dans l'intensité, dans la manière à la fois pleine de dérision et d'inhumanité avec laquelle elles ont été infligées. C'est par là que notre Seigneur nous a rachetés, c'est par là qu'il est entré dans sa gloire.

Le premier sentiment que l'âme doit concevoir à la vue des douleurs de notre Seigneur, c'est la compassion. L'amour de compassion est très nécessaire à la sanctification de l'âme. Ce n'est pas une âme chrétienne, ce n'est pas une âme pieuse, ce n'est surtout pas une âme religieuse que celle qui ne porte pas, au plus intime d'elle-même, une profonde et tendre compassion pour les douleurs que notre Seigneur a endurées pour nous.

La Sainte Vierge nous est un modèle de cette compassion. Quand son Fils était prisonnier, son âme le suivait. Elle était là, quand il était garrotté, traîné dans le torrent, souffleté par un bourreau, livré à une honteuse et cruelle flagellation. La Sainte Vierge suivait notre Seigneur partout, et elle ressentait chacune de ses souffrances. On croit qu'elle n'était pas présente à la flagellation, mais que, dans une extase qui a duré plusieurs heures, elle assistait à chacune des souffrances que son Fils endurait.

Mais la compassion de Marie, qui est nôtre, parce que c'est celle d'une mère, d'une épouse, d'une vierge, d'une âme consacrée à Dieu, est cependant moins nôtre que la compassion très douloureuse de Madeleine. Car enfin, c'est pour nos péchés que notre

Seigneur a enduré toutes ces souffrances. Ce qui rendait la compassion de Madeleine très douloureuse, c'est qu'elle se disait : « C'est pour moi qu'il souffre ; ce sont mes péchés qui ont causé ses douleurs. » Pendant toute cette nuit affreuse et terrible, Madeleine était brisée. Elle se demandait avec angoisse ce que son Maître avait pu devenir. Elle souffrait jusque dans le plus intime d'elle-même. Au pied de la croix, elle s'oubliait elle-même et allait, avec toute la puissance et l'ardeur de son cœur, s'unir à Jésus-Christ souffrant.

Dans la suite des temps, et à l'exemple de sainte Madeleine, que d'actes d'amour, que de baisers intérieurs ont été déposés sur les plaies adorables, formées par les fouets sur le corps sacré de notre Seigneur ! C'est ce que Jésus-Christ attend de vous. Qui peut dire que sa grande et unique préoccupation soit de sonder profondément ce que Jésus-Christ a souffert pour nous ? Qui peut dire qu'elle n'a pas d'autre pensée qui la trouble, qui l'inquiète, qui la fasse retomber sur elle-même ! Cela ne devrait pas être, mes sœurs ; ce qui devrait être au premier rang de nos pensées, de nos sentiments, de nos préoccupations, c'est une compassion vive, tendre et profonde pour chacune des douleurs de notre Seigneur.

Suivez-les toutes. Je prends les premières, puisque nous en sommes à l'arrestation de Jésus-Christ. Voyez-le ensuite flagellé, couronné d'épines, cloué sur la croix, enfin élevé de terre au milieu de douleurs atroces, et expirant après l'agonie la plus douloureuse qui se puisse imaginer. Je dis la plus douloureuse. Je sais bien que les martyrs ont aussi enduré de grandes souffrances ; mais le corps de notre Seigneur était plus parfait que tout autre.

Le corps, formé par Dieu avec un amour qui dépasse l'amour porté à aucun autre, était le plus parfait de tous les corps humains. Il n'était susceptible d'aucun désordre, et par suite d'aucune maladie. Mais, en raison même de sa perfection, il était bien plus sensible, bien plus apte à la douleur, bien plus capable de souffrances que le corps de nul autre homme, parce qu'aucun autre n'a un instrument aussi parfait pour recevoir la souffrance. Même parmi les genres de martyres, on regarde les souffrances de la croix comme les plus douloureuses de toutes, et on s'étonne que saint Siméon ait pu les supporter dans un âge avancé. Notre Seigneur n'avait pas l'âge, mais il avait la perfection du corps. Il les a supportées, et chacune de ses souffrances était animée d'un amour particulier. Pour qui, mes sœurs ? Pour chacune de vous.

Quand nous méditons la Passion, il faut nous dire : « Dans toutes ses souffrances, notre Seigneur pensait à moi. Chacune de ses plaies, chacune de ses douleurs, il les a endurées pour moi. Et moi je n'aurais pas assez d'amour pour prendre part, pour compatir à ses souffrances ! Je ne dois pas perdre de vue qu'il a voulu en appliquer le fruit à mon âme et à mon corps. » Cette réflexion est banale, mes sœurs. Réfléchissez un peu, combien de fois ce sang divin et précieux a coulé sur nos âmes ? Il a coulé autant de fois sur chacune de nos âmes, sur la vôtre, sur la mienne, qu'il a coulé de fois sous les coups des bourreaux.

Calculez le nombre d'absolutions, de communions que vous avez reçues, le nombre de messes que vous avez entendues, car c'est le sang de notre Seigneur qui se répand à la messe, qui bouillonne sur l'autel, qui coule dans le calice. À chacun des coups qu'il a reçus, à chacune des blessures qu'on lui a faites, Jésus a pensé à vous, il ne s'est pas réservé cette goutte de sang, puisque vous l'avez reçue. Elle est tombée dans votre âme et a été la cause de votre vocation, la cause aussi de la pauvre petite mesure de sanctification que vous avez. Si petite soit-elle, croyez-vous qu'elle vienne de vous ? Non, elle est le fruit du sang de Jésus-Christ. Si vous avez été préservées de beaucoup de péchés, c'est le sang de notre Seigneur qui vous a préservées. Si ces péchés vous ont été pardonnés, c'est encore le sang de notre Seigneur Jésus-Christ qui les a effacés.

Vis-à-vis de ce sang si douloureusement versé pour vous, notre Seigneur n'a-t-il pas le droit de vous dire : « Quoi ! Vous ne pouvez veiller et prier une heure avec moi ? Vous ne pouvez donc pas avoir compassion de mes souffrances, ressentir mes douleurs, baiser les traces de mon sang qui a coulé pour vous ? » Son corps tout entier vous est donné dans

vosre crucifix. Vous pouvez appliquer vos lèvres sur chacune de ses plaies, sur ces chairs déchirées pour vous, sur cette tête blessée par les épines, sur ces pieds et ces mains percés par les clous, sur ce cœur ouvert par la lance. Est-ce que les affections les plus tendres et les plus intimes d'un cœur de vierge et d'épouse ne trouvent pas là de quoi se dépenser ?

J'aurais dû garder tout ceci pour la fête de la compassion de la très Sainte Vierge. Vous vous le rappellerez. D'ici là, quand vous méditez sur le saint suaire où notre Seigneur a voulu nous laisser l'empreinte de son corps tout souillé, tout couvert de sang ; quand vous méditez sur la lance et les clous qui ont fait ces blessures, sur les cinq plaies qui sont la source du salut du genre humain, vous vous direz : « C'est l'amour qui a fait ces blessures. Est-ce que je n'y entrerai pas ? Est-ce que cet amour ne prendra pas la toute première place dans tous les amours de mon cœur ? » Vous ne trouverez pas de saints qui n'aient eu pour tout premier amour de leur cœur notre Seigneur Jésus-Christ et leur crucifix. Si vous voulez être saintes un jour, il faut que vous fassiez de même.

Je pourrais bien ajouter que la méditation des douleurs physiques de notre Seigneur doit exciter en nous deux autres sentiments : la générosité et la patience. J'en parlerai une autre fois. Pour aujourd'hui, je veux vous laisser cette unique pensée de l'amour de compassion, de l'amour humble à l'imitation de la pécheresse, de l'amour de reconnaissance que nous devons témoigner à notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous faites souvent des actes d'amour : diversifiez-les pour qu'ils soient plus ardents. Exercez-vous à l'amour d'adoration, à l'amour de complaisance, à l'amour de reconnaissance. Vis-à-vis de la Passion, donnez à votre amour toutes les formes qui conviennent à la compassion la plus profonde, la plus tendre, la plus amoureuse, vous attachant à notre Seigneur Jésus-Christ et à votre crucifix de la manière la plus inviolable.